

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item Val-Richer, Jeudi 16 août 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Val-Richer, Jeudi 16 août 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Les mots clés

[Diplomatie \(Russie\)](#), [Politique](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Portrait](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1849-08-16

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Jeudi 16 août 1849

7 Heures

J'espère que vos crampes d'estomac n'auront pas eu de suite. De Brompton, j'allais y voir. N'hésitez jamais à envoyer chercher M. de Mussy. Votre rencontre avec Lord

John me prouve que vous vous promenez à pied, comme il vous l'a recommandé. Comment s'appelle le nouveau médecin de Richmond que vous faites venir d'abord ?

Les Ministres n'ont nul droit de se plaindre de Lord Palmerston. Ils n'ont que ce qu'ils méritent. Avec des collègues, et des adversaires tels que ceux qu'il a, s'il était jeune et s'il avait plus de talent, il serait vraiment dangereux pour son pays, dans son audace sans scrupule et sans prévoyance il monterait avec les révolutionnaires, à l'assaut de la place, sauf à être jeté lui-même à l'écart d'un coup de pied, au moment où ils y entreraient. Comme il est arrivé à Thiers. Le bon sens anglais est présomptueux ; il admet l'esprit révolutionnaire à ses côtés se croyant sûr qu'il le mettra à la porte le jour où il le faudra. Je souhaite qu'il ait raison et je l'espère. Mais le jeu est périlleux. Et en tous cas quand le jour viendra de mettre l'esprit révolutionnaire à la porte, l'honneur n'en sera certainement pas aux collègues, ni aux adversaires actuels de Lord Palmerston, ni à aucun de ceux qui auront laissé entrer et grandir l'ennemi. Il faudra des hommes nouveaux à cette œuvre-là. J'ai confiance dans l'Angleterre. Ils s'y trouveront. Quant à ses colonies, je ne suis pas sûr du tout qu'elle les garde, s'il faut les défendre. Les grands efforts ne sont plus du goût de personne, même des grands gouvernements, et des grands peuples. Et les raisons ne manqueront pas pour s'en dispenser.

J'ai eu un jour à ce sujet une curieuse conversation avec M. Gladstone, très bon échantillon du bon esprit anglais actuel, plus prudent que grand, plus ingénieux que persévérant, et ayant assez de goût aux innovations, pour sortir d'embarras. Du reste, il serait puéril de le méconnaître ; le monde est partout, en train de se transformer ; les bons principes resteront toujours les bons principes, et pas plus qu'autrefois on ne fera de l'ordre avec le désordre, et du gouvernement avec l'anarchie. Mais les éléments, les méthodes, les formes de l'ordre et du gouvernement ne seront plus les mêmes et l'ancien système colonial de l'Angleterre ne lui suffira pas plus que l'ancien système gouvernemental ne suffira au continent. Je me serais intéressé davantage au Duc de Leuchtenberg si sa femme l'avait accompagné à Madère. S'en allant seul, il m'a l'air d'un parvenu abandonné. On en devrait être plus touché, et ce que je vous dis est mal. Je vous dis ce qui est. Onze heures Voilà votre lettre qui me fait grand plaisir d'abord parce que vous êtes mieux, puis parce qu'elle est longue. Je vois que le Duc de Leuchtenberg vous a plu, et que l'Empereur lui a fait, pour son voyage, de beaux dehors. S'il n'aime pas beaucoup sa femme, c'est bien ; s'il l'aime, c'est triste. Adieu. Adieu. Continuez à être mieux. Adieu, dearest G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Jeudi 16 août 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-08-16.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 03/11/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3068>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 16 août 1849

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Richmond

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

2413

Wat Riches - Jeudi 16 Avril 1849
7 heures.

J'espère que vos crampes
d'estomac n'aient pas eu de suite. De
Brompton, j'allois y voir. N'hésitez jamais
à envoyer chercher M. de Massy. Votre
rencontre avec lord John me prouve que
vous vous promenez à pied, comme il vous
l'a recommandé. Comment s'appelle le
nouveau médecin de Richmond que vous
faites venir d'abord ?

Les ministres n'ont nul droit de se
plaindre de lord Palmerston. Ils n'ont que
ce qu'ils méritent. Avec des collègues et des
adversaires tels que ceux qu'il a, s'il étoit
jeune et s'il avoit plus de talent, il seroit
vraiment dangereux pour son pays. Sans
son amour sans scrupule et sans prévoyance,
il monteroit avec les révolutionnaires, à
l'assaut de la place, sauf à être jeté lui
même à l'écart, d'un coup de pied, au
moment où ils y entrevoient. Comme il
est arrivé à Thiers. Le bon Jan Anglais
est présomptueux ; il admet l'esprit révo-
lutionnaire à ses côtés, se croyant sûr

qu'il le mettra, à la porte le jour où il le faudra. Je souhaite qu'il ait raison, si je l'ajoute. Mais le jeu est périlleux. Et en tous cas, quand le jour viendra de mettre l'esprit révolutionnaire à la porte, l'homme n'en sera certain. Je n'en ai même pas aux collègues, ni aux adversaires actuels de Lord Palmerston, ni à aucun de ceux qui auront laissé entrer et grandir l'ennemi. Il faudra des hommes nouveaux à cette œuvre là. J'ai confiance dans l'Angleterre. Elle s'y trouvera.

Quant à la colonie, je ne suis pas du tout qu'elle la garde, s'il faut le défendre. Les grands efforts ne sont plus du goût de personne, même des grands gouvernements et des grands peuples. Et les raisons ne manquent pas pour s'en dispenser. J'ai eu un jour, à ce sujet, une curieuse conversation avec M^r. Stoddart, très bon échantillon du bon esprit anglais actuel, plus prudent que grand, plus ingénieux que persévérant, et ayant assez de goût aux innovations pour sortir d'embarras. En reste, il serait puéril de le méconnaître; le monde est partout en train de se transformer; les bons principes restent toujours les bons principes, et pas plus

qu'autrefois on ne fera de l'ordre avec la désordre et du gouvernement avec l'anarchie. Mais les éléments, les méthodes, les formes de l'ordre et du gouvernement ne seront plus les mêmes, et l'ancien système colonial de l'Angleterre ne lui suffira pas plus que l'ancien système gouvernemental ne suffira au continent.

Je me dois d'intéresser davantage au duc de Leuchtenberg si la femme l'avait accompagné à Madrid. S'en allant seul, il m'a laissé deux personnes abandonnées. On en devrait être plus touché, et ce que je vous dis est mal. Je vous dis ce qui est.

avec vous.

Voilà votre lettre qui me fait grand plaisir, l'état par lequel vous êtes rétro, puis par laquelle est longue. Je vois que le duc de Leuchtenberg vous a plu, et que l'Empereur lui a fait, pour son voyage, de beaux cadeaux. S'il m'aime par beaucoup la femme, est bien; s'il l'aime, j'en suis triste. Adieu. Adieu. Continuez à être mieux. Adieu, de vous.